

AMA

— Art Media Agency —

NEWSLETTER

343

14 décembre 2022



2022

Contemporary African art

Téléchargez le rapport gratuitement :
africanartreport.com

CONFIEZ LA
PRODUCTION DE VOTRE
CONTENU ART À AMA.

C'est simple... il n'y a pas mieux !

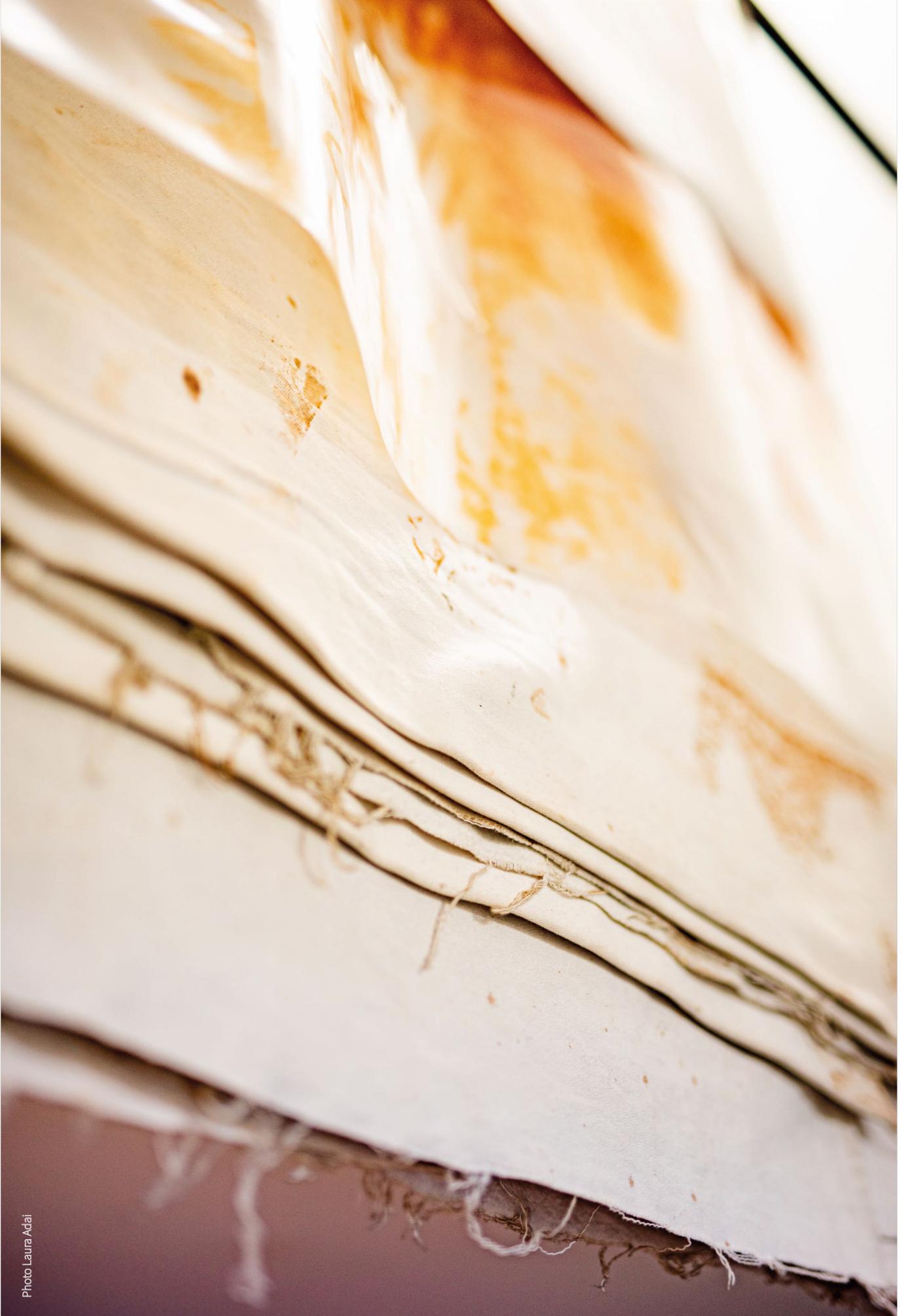


Photo Laura Adai

AMA

— Art Media Agency —

Direction de la publication: **Pierre Naquin**

Rédaction en chef: **Carine Claude**
Stéphanie Perris
Gilles Picard
Clément Thibault

Secrétariat de rédaction: **Carine Claude**
Stéphanie Perris

Auteurs: **Carine Claude**
Jeanne Mathas
Diotima Schuck

Traduction: **Fui Lee**

Conception graphique: **Pierre Naquin**

Maquette: **Pierre Naquin**
Nadège Zegil

Relecture: **Stéphanie Perris**
Ahfine Zegil

Retouches: **Olivier Guitton**

Contact: news@artmediaagency.com

Diffusion: 250.000+ abonnés numériques

SOUMALLET

Vue d'Artagon Pantin

© Jeanne Mathas

OUVERTURE

Résidences d'artiste _____ **8**

ZOOM

Le guide de la résidence _____ **16**

FOCUS

Retour d'expérience _____ **22**

MÉCÉNAT

Résidence et entreprise _____ **30**

BLOC-NOTES

Tour du monde _____ **38**

PORTRAIT

Rayane Mcirdi et Silina Syan _____ **44**

GRAND ANGLE

Villa Kujoyama _____ **52**

REPORTAGE

Artagon Pantin _____ **58**

OVERLAP

A close-up photograph of a vintage typewriter. The focus is on the carriage and the paper support mechanism. The typewriter is dark, possibly black or dark green, with some metallic parts. The background is blurred, showing other parts of the machine. The lighting is dramatic, highlighting the textures and shapes of the typewriter's components.

RÉSIDENCES D'ARTISTE: INDISPENSABLE UTOPIE

Elles sont incontournables, mais non dénuées d'effet pervers. Les résidences d'artistes sont-elles vraiment le Graal de la reconnaissance de leur travail ?

Les résidences sont une nébuleuse. Pour une majorité de jeunes artistes, elles sont le sas incontournable pour se faire adouber par les institutions et le marché. Pour d'autres créateurs plus établis, la pause nécessaire au temps de l'introspection et de la création. Si le concept de résidences d'artistes plonge aussi loin que l'émergence du mécénat à la Renaissance, elles sont devenues un incontournable dans le développement de carrière des plasticiens contemporains. La résidence est en effet un lieu d'expérimentation où les processus de travail artistiques peuvent se développer à la croisée de plusieurs savoir-faire, dans l'échange entre disciplines.

Cependant, l'accès aux programmes de résidences est un chemin de croix pour les jeunes diplômés des écoles d'art [voir p.16]. Alors qu'ils bénéficient, en général, d'un atelier pendant leurs études, ces derniers se retrouvent bien souvent démunis une fois leur diplôme en poche, face au manque d'espace disponible et à l'inflation des loyers. La résidence s'impose alors comme une transition idéale. Exigence des critères de sélection, nécessité de montrer patte blanche quant à sa représentation en galerie, disponibilité de textes critiques sur son travail... La porte d'entrée des résidences prestigieuses reste fréquemment close pour les artistes émergents, alors qu'elles sont censées faire aboutir les prémices d'une démarche conceptuelle. D'ailleurs, ces dispositifs d'accompagnement ne concernent pas que les artistes : commissaires d'expositions, critiques, théoriciens ou historiens de l'art... omniprésentes, mais au final méconnues, les résidences d'arts plastiques sont en réalité destinées à l'ensemble des professionnels des arts visuels.

Géométrie variable

Mais qu'est-ce qu'une résidence d'artiste à proprement parler ? Selon la définition de la FRAAP (Fédération des Réseaux et Associations d'Artistes Plasticiens), « une résidence artistique permet à un artiste-auteur de consacrer un temps de création en dehors de son cadre de vie et de travail habituel, dans un espace de travail mis à sa disposition, ainsi qu'un hébergement, un accompagnement et des moyens financiers. » Ces conditions — rarement réunies — concernent aussi bien les temps de création et de production, que la diffusion ou encore la médiation culturelle conduite par les artistes en direction de divers publics. C'est là que le bât blesse. Comme le stipule le ministère de la Culture, « les actions en direction du public ne sauraient [...] se substituer au travail de base d'éducation artistique, ni à celui de la constitution d'un public, qui relèvent de la responsabilité de la structure d'accueil et/ou de ses partenaires. » En clair : de nombreuses actions culturelles, sous couvert de la dénomination résidence, n'en sont pas.

Par ailleurs, rares sont les résidences portées par une seule structure. C'est même leur principe : les résidences sont des outils de coopération artistique, territoriale et culturelle. Artistes, associations, centres d'art, fondations, collectivité territoriale, État, voire entreprises ou mécènes privés sont souvent parties prenantes du projet [voir p.30]. « L'initiative de la résidence revient à une structure publique ou privée (institution, collectivité, association, fondation, etc.) poursuivant des objectifs d'intérêt général, dans la durée, qui impliquent des orientations et une programmation. Pour le résident accueilli, la résidence s'inscrit dans un parcours professionnel dont elle constitue une expérience, voire une étape », décrivait en 2016 le Centre National des Arts Plastiques (CNAP) dans *223 Résidences d'arts visuels en France*, un guide rassemblant les informations pratiques essentielles relatives aux programmes et dispositifs d'accueil en résidence.

L'année était propice aux recadrages sur la question. Dans sa circulaire du 8 juin 2016, le ministère de la Culture précisait justement quels sont les types de résidences d'artistes à mettre en place dans le cadre du soutien d'artistes et d'équipes artistiques : « Renforcer l'emploi et le travail artistique (artistes salariés, artistes auteurs), de permettre une présence et un accompagnement artistiques prolongés ou suivis dans un lieu, qui vont au-delà de la production ou de la présentation d'œuvres ou de spectacles. Elles contribuent ainsi à la rencontre et aux échanges avec l'équipe du lieu, les artistes présents, mais aussi avec les publics au travers de rencontres, dans des formats variés qui favorisent une approche personnelle et sensible des œuvres et des démarches artistiques. »

Contractualisation

En réalité, les résidences d'artistes s'inscrivent dans un cadre législatif et réglementaire au final assez circonscrit, que ce soit d'un point de vue fiscal et social ou en termes de droit du travail comme de la propriété littéraire et artistique. Mais ses obligations résultent d'engagements contractuels. Souvent subventionnées par des financements publics, les résidences d'artistes se doivent ainsi d'obéir à un certain nombre de bonnes pratiques en matière de conditions d'accueil et de rémunération des résidents, de diffusion d'informations, de retours d'expérience et d'évaluation pouvant s'inspirer des chartes déontologiques auxquelles adhèrent les organisateurs de résidences. En France, la majorité des résidences d'artistes sont portées par des associations loi 1901, même si fréquemment, des structures type centres d'art, FRAC ou écoles d'art s'en équipent.

La première étape d'une résidence d'artiste est donc celle de la formalisation d'une charte déterminant le rôle des partenaires et les objectifs à atteindre. Elle sera utilisée par la suite pour établir la convention que signera l'artiste lorsqu'il entrera en résidence. Or, le manque de la clarté et la transparence entre ces différents acteurs floute bien souvent les attentes de ladite résidence. À l'échelle nationale, une charte intitulée *Art et monde au travail a*, par exemple, été établie par le ministère de la Culture [voir p.30]. Par la suite, un contrat entre la structure et l'artiste en résidence précise le cadre de la résidence de l'artiste accueilli [voir encadré p.32].

Certaines collectivités ont même élaboré des chartes des résidences artistiques dans lesquelles elles précisent les objectifs de leur politique culturelle déclinés dans ces projets d'accueil d'artistes ou de collectifs : structurer une offre culturelle et artistique durables ; développer la coopération culturelle des territoires ; affirmer la priorité de l'élargissement des publics et renforcer l'action culturelle ; et soutenir l'éducation artistique et les pratiques en amateurs.

Billard à trois bandes

Temporaires, éphémères ou pérennes, les résidences d'artistes sont devenues depuis les années 80 des outils de cohésion territoriale, participant au maillage culturel et social de certaines collectivités telles que la Seine-Saint-Denis [voir p.58] où les résidences d'artistes sont parties prenantes de la politique culturelle du département qui soutient de 50 à 60 résidences par an, tous secteurs confondus, pour un budget global d'environ un million d'euros, soit près de 6 % du budget alloué à la culture du département. En général, l'État, une collectivité et une structure culturelle sont impliquées. Outils d'accès à la culture pour des publics qui en sont éloignés, elles permettent, pour certaines, aux artistes de mener à bien leurs travaux de recherche tout en étant en immersion avec les habitants des quartiers. En ce sens, l'État comme les collectivités abondent en dotations et favorisent fortement cette implication des artistes en résidences dans des actions d'inclusivité et de diversité, y compris en milieu rural. « Bien que peu onéreux, ces lieux dépendent des moyens dégagés par les collectivités. Mais les résidences d'artistes ne sont pas pérennes. Une question qui pourrait être résolue par leur







OUVERTURE

labellisation », avance Ann Stouvenel, présidente du réseau Arts en résidence dans un entretien avec la *Gazette des communes*. Selon elle, 70 % du temps de l'artiste serait consacré à sa recherche propre contre 30 % à sa production.

Soft power

Villa Médicis, Villa Albertine, Villa Kujoyama [voir p.52]... À l'international, les résidences d'artistes portées par l'État français composent une nouvelle stratégie d'influence culturelle. Avec la Villa Albertine, l'Institut français a inauguré en 2022 un nouveau format de résidences artistiques sur le territoire des États-Unis avec le programme de commandes publiques Mondes nouveaux, dispatché sur l'ensemble du territoire américain. Les résidences d'artistes peuvent également devenir des outils politiques dès lors qu'il s'agit de lutter contre l'invisibilisation des minorités telle que la résidence créée par l'artiste et collectionneuse Amalia Amoedo de Lafuente en Uruguay où sa fondation, la Fundación Ama Amoedo Residencia Artística (FAARA) accompagne trois fois par an deux artistes pendant six semaines, pour donner à voir la vivacité de l'art latino-américain. Là où la résidence retrouve son sens...







NOVA

Photo Devin Berko



RÉSIDENCE: PETIT GUIDE À DESTINATION DES ARTISTES

Une résidence, qu'est-ce que c'est ? Une résidence est, pour les artistes, les commissaires d'expositions, les critiques d'art, une opportunité unique de création, dans un cadre privilégié, pour une durée déterminée.

Pour les jeunes artistes, critiques, chercheurs ou chercheuses du monde de l'art, les résidences sont souvent de véritables rampes de lancement, des « outils de professionnalisation » comme le souligne le rapport de 2019 du ministère de la Culture. Une aubaine qui peut parfois se transformer en calvaire. En effet, le monde de l'art fourmille de résidences artistiques. Internationalement, difficile d'obtenir un chiffre précis. En France, elles étaient au nombre de 223 selon le ministère de la Culture et le Centre National des Arts Plastiques (CNAP) en 2016. Ce dernier a édité la même année un guide des résidences artistiques pour les lister, mais surtout pour établir une sorte de rappel des bonnes pratiques à avoir pour les résidences, et leurs futurs hôtes. Quelles sont donc les étapes et règles à suivre afin de trouver sa résidence idéale ? Pourquoi ne pas profiter de quelques précieux conseils d'amis artistes ?

Avant toute chose, il faut faire du repérage, dresser une liste des résidences qui correspondent à ses besoins et ses envies. Une fois cette liste dressée, les réseaux sociaux sont aujourd'hui des alliés non négligeables pour suivre de l'actualité d'une résidence et ne pas manquer ses appels à candidature. Il s'agit de la première étape, une lecture attentive de ses appels est nécessaire afin de comprendre les spécificités du lieu où l'artiste s'apprête à postuler, noter les dates-butoirs de candidatures ainsi que les dates de la résidence si cette dernière propose plusieurs créneaux. Ensuite, il faut monter un dossier solide et convaincant. Ce dernier se construit généralement comme suit : un portfolio, une lettre de recherche où le projet qui sera développé en résidence est expliqué ainsi

qu'un *curriculum vitae*. Ce dossier doit être le reflet de la motivation d'un ou une candidate, de la qualité de son travail et de l'intérêt de ses recherches. Voici quelques clés pour construire la candidature idéale.

Pourquoi entrer en résidence ?

Prendre le temps, un temps dédié à son travail, départi des préoccupations du quotidien. C'est à cela que sont destinées les résidences, en engageant un certain nombre d'éléments visant à faciliter les pratiques artistiques : la recherche, la réflexion, le partage et l'échange, et la production. Parfois décisif pour le lancement d'une carrière professionnelle, ce temps permet à tout artiste de se concentrer sur son travail, de développer certaines compétences, d'en perfectionner d'autres et d'ouvrir ses horizons en s'ancrant dans le lieu et en participant aux activités qu'il propose : rencontres avec d'autres artistes, conférences, expositions, rendez-vous professionnels... Autant de possibilités offertes pour voir plus grand, aller plus loin, chaque élément mis au service de l'acte créatif lui-même. Les résidences ne mènent

ainsi généralement pas directement à des opportunités financières, mais agissent plutôt comme un pont. Reste à définir ses besoins pour sélectionner la plus à même de répondre à ses objectifs.

Trouver la résidence appropriée : plateformes et bases de données en ligne

Quelle résidence choisir parmi les milliers proposées à travers le monde ? Comment filtrer, savoir laquelle répondra à ses besoins, et déterminer les accompagnements appropriés ? Pour les repérer, plusieurs outils en ligne sont mis à disposition des artistes. Un colloque international sur le sujet, Reflecting Residencies, a d'ailleurs été organisé les 2 et 3 juin 2022 au Carreau du Temple à Paris. À cette occasion, notamment, ont été présentés différents réseaux nationaux et internationaux de résidences d'artistes : Arts en résidence (France), TASA (Taiwan), Alliance for artists communities (États-Unis), Res Artist (basé en Australie, axe mondial), Dutch Culture – TransArtists (basé aux Pays-Bas, axe mondial), AIR (Italie). En ligne encore, une base de données intitulée The Big Artist Opportunities List a été mise à disposition publiquement, avec un accent mis sur le territoire américain. Autant de plateformes regorgeant d'informations permettant un accès facilité à toute opportunité, partout dans le monde.

Prérequis

Chaque résidence a sa liste de prérequis. Des conditions d'acceptation pour tout dossier et qui permet aussi d'en comprendre les spécificités. Que ce soit l'âge, la formation ou les diplômes, l'expérience et la situation

professionnelle, un artiste doit pouvoir se positionner quant à sa carrière. Être un artiste émergent ou un artiste en milieu de carrière — les résidences concernent plus rarement les artistes pleinement confirmés ou reconnus par les institutions et le marché — ne signifie pas la même chose et les attentes de l'institution de résidence différeront obligatoirement. Savoir discerner ces attentes et le niveau d'implication préalable escompté au sein du monde professionnel permettra aussi de gagner du temps, de mieux sélectionner, et de préparer son dossier en ayant cerné les angles à privilégier.

Quelle résidence choisir ? Typologie

Le format de la résidence d'artistes se décline de mille et une manières : il existe autant de formats que de résidences. En cerner les ressources mises à disposition permet ainsi d'en évaluer l'intérêt, aligné à des objectifs propres et individuels. En France, le ministère de la Culture en discerne quatre : la résidence de création, de recherche ou d'expérimentation, la résidence tremplin — peu ou prou de même nature, la seconde comporte un axe plus consistant quant à l'accompagnement professionnel ou administratif et le suivi de l'activité du jeune artiste —, la résidence « artiste en territoire » ou résidence de diffusion territoriale, mettant en relation avec un public local dans le cadre d'une politique de développement culturel du territoire ; et finalement la résidence d'artiste associé, ou résidence association. Cette dernière, de longue durée, vise à la démocratisation culturelle en direction de tous les publics. Chaque résidence, suivant de près ou de loin ces différents modèles, offrira ainsi

formations, rencontres, discussions, conférences ou possibilités d'expositions à ses résidents. D'où l'importance de cibler les thématiques de la résidence, et de voir si elles correspondent aux axes artistiques recherchés par l'artiste.

Durée et localité

Quel temps accorder à sa pratique ? Pour quelle durée ? À quel endroit ? La durée de la résidence ainsi que son positionnement géographique ont un rôle décisif dans la manière dont elle impactera l'artiste. Est-elle destinée au repos, au calme, à la réflexion ? Jouera-t-elle le rôle d'émulateur, permettant les rencontres, le partage, la découverte ? Si elle peut être les deux à la fois, une résidence en plein cœur de la ville n'a pas le même impact qu'une résidence reculée à la campagne. Le cadre, donc, est d'une importance majeure. S'agit-il d'une résidence internationale ? Locale ? La production artistique réalisée sera-t-elle vue par un public ? Quelles rencontres pourront être faites ? Seront-elles uniquement entre artistes, ou bien avec le public, ou encore des professionnels ? Les possibilités, multiples, agiront comme autant d'opportunités pour créer sur le moment, mais aussi développer sa carrière sur un plus long terme, chacune impactant, influençant les pratiques artistiques, ancrées sur un territoire donné.

Aides

Un point décisif et incontournable pour tout artiste, surtout lorsqu'il se trouve en début de parcours, se loge dans les aides financières qu'il peut espérer obtenir. Car les coûts ne sont pas les mêmes selon les modalités de résidence et les pays dans lesquels



Les appels à candidatures vont parfois très vite, il faut avoir un portfolio prêt rapidement.

— *Rayane Mcirdi*

elles se trouvent. Pour certaines, l'artiste se voit accorder une dotation lui permettant de se procurer son matériel et de produire, d'autres prennent en charge l'hébergement mais laissent à la charge du résident toute autre dépense, alors que certaines demandent une somme pouvant monter jusqu'à plusieurs milliers d'euros. Un aspect à prendre en considération avant de postuler.

Créer son dossier : le portfolio

Le portfolio est une vitrine pour l'artiste. Sa forme et son contenu doivent être soignés et précisément réfléchis. « Au-delà du réseau professionnel et d'un statut d'artistes émergents, le portfolio est un élément essentiel d'une candidature », explique l'artiste Silina Syan aujourd'hui en résidence à Artagon Pantin. Bien qu'aujourd'hui le format numérique soit privilégié, rien n'empêche dans certains cas de confectionner une version papier ou imprimée si la candidature le stipule. Le portfolio doit aussi ressembler au travail de l'artiste, correspondre à son esthétique, à sa personnalité. Toutes les formes sont envisageables, mais une fois le choix fait, la rigueur et la cohérence sont de mises. Rayane Mcirdi, vidéaste en résidence à Artagon Pantin, confie : « Je me rappelle mes premières candidatures. J'ai commencé avec le salon de Montrouge et je n'avais pas été retenu. Mais ce refus a été formateur. J'ai compris que mon portfolio était mauvais et que je devais trouver ma charte graphique. » Le portfolio doit aussi être facilement et rapidement mis à jour.

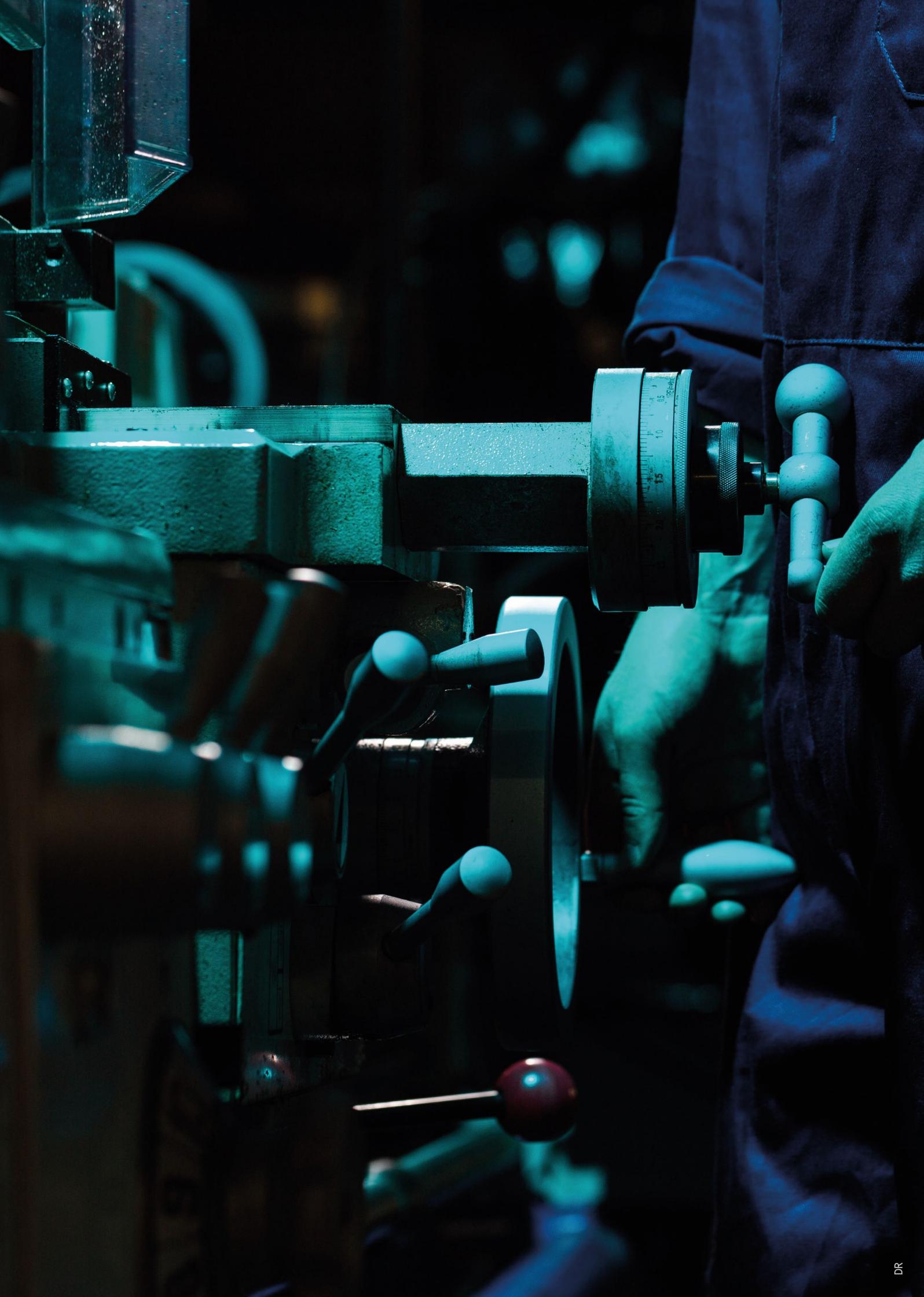
Les images

Il faut ensuite choisir les œuvres qui seront valorisées dans le dossier, l'idéal étant de montrer un panorama assez large de la production artistique, de la classer en thèmes, par date ou médium. La personne qui parcourt le dossier doit pouvoir suivre un fil rouge aisément. Il est important de légendier correctement les images : le titre des œuvres, leur date de création, les techniques utilisées... Attention cependant, parfois, les appels à candidatures mentionnent un certain nombre de pages à ne pas dépasser. Le portfolio doit en conséquence être adaptable. Outre la sélection des œuvres, la mise en page a toute son importance. Un style clair, simple et aéré demeure une voie sûre pour capter l'attention du jury qui est quelquefois confronté à l'étude de plusieurs centaines de candidatures. La simplicité est aussi le meilleur écrin de présentation possible pour la mise en valeur des œuvres.

Les textes, les annexes et la relecture

Une fois la charte graphique pensée, les œuvres sélectionnées, il est temps d'expliquer la démarche artistique par un texte d'une ou deux pages. Ce dernier peut être un essai personnel ou bien le fruit d'une collaboration avec un ou une critique d'art. En effet, ces échanges sont souvent féconds et permettent d'amener un nouveau regard sur l'œuvre de l'artiste. L'expérience de Rayane Mcirdi le confirme : « J'ai eu la chance de rencontrer la critique d'art Horya Makhoulf avec qui nous avons rapidement collaboré. Très vite, elle a théorisé mon travail et ses écrits étaient un bel atout pour mon portfolio. » Pour Silina Syan, les textes ont une très grande importance : « Pour ma part, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec la critique d'art Sonia Recasens, que j'avais rencontrée dans le cadre de la résidence curatoriale *thankyouforcoming* à Nice. » À ces textes, l'artiste peut ajouter des articles parus dans la presse papier ou en ligne, d'autres critiques écrites sur son travail et bien entendu son CV artistique.

Une fois le parfait portfolio monté, la relecture est une étape cruciale. Se relire soi-même, surtout se faire relire par les autres, des amis, des professionnels « pour avoir des regards extérieurs », insiste Silina Syan. Être relu et échanger est primordial. « Entre camarades on se montrait nos portfolios, on prenait ce qu'il y avait de mieux chez chacune et chacun », explique Rayane Mcirdi.



FOCUS

Vernissage De Renava

Photo Louis Maurel, Courtoisie De Renava

DES «LIEUX À SOI»: LA RÉSIDENCE D'ARTISTES COMME EXPÉRIENCE

La seconde moitié du XX^e siècle marque un tournant dans l'histoire des résidences : des lieux et des programmes pensés sur mesure par des artistes à destination de leurs pairs.

1972. New York. La première galerie coopérative féministe voit le jour : la A.I.R (Artists in Residence) Gallery. Cette volonté de se rassembler correspond à l'esprit des années 1970 durant lesquelles ce genre d'espaces se multiplie. Ces lieux innovants veulent inventer un nouveau langage, ici féministe, de nouveaux codes et surtout de nouvelles zones où les femmes, les communautés minorisées auraient enfin leur place dans un marché dominé par les hommes et un regard européenocentré.

Parallèlement à cette création singulière sur la côte est des États-Unis, se développe une autre plateforme : le Women's center, en 1973, à San Francisco. À l'instar de la galerie A.I.R., le Women's center offre un lieu « à soi », un refuge où la parole est libre et tourne autour des problèmes qui touchent les femmes au quotidien : de leur absence dans les expositions importantes de l'époque aux violences conjugales. Pour ces artistes, de telles initiatives permettent de s'immerger dans le réseau global des galeries et du monde de l'art. En intégrant le Women's Center, ou bien la coopérative A.I.R., elles avaient accès à un espace pour créer, mais surtout à une plateforme leur offrant plus de poids, plus de place et de légitimité. A.I.R. était une sorte de tremplin pour gagner en visibilité et tenter d'atteindre de plus grosses institutions. Lors d'une conférence de 1996 sur les premières années de A.I.R., l'artiste Barbara Zucker se souvient : « Les galeries tenues par les artistes n'étaient pas particulièrement bien vues à l'époque. La seule chose qui pouvait être pire c'était une coopérative tenue par des femmes. Deux points négatifs. C'était excitant ! »

Le premier pont est lancé et « les galeries dirigées par des artistes se sont multipliées à travers la ville », comme l'explique Sabra Moore dans son ouvrage *Openings: a memoir from the women's art movement, New York City 1970-1992*. Et bien que le rapprochement d'un modèle marchand à celui des résidences puisse surprendre, A.I.R fait office d'exemple. Dans son article Making A.I.R, Barbara Zucker s'attache à différencier leur initiative de celles des autres. Elle souligne tout d'abord que A.I.R est une « organisation professionnelle et que son but était la qualité, et non la quantité. » Aussi, les artistes participant à la coopérative étaient choisies avec rigueur. À l'instar des appels à candidature et jury de sélection des résidences de nos jours. Mais au-delà de la finalité de vente entendue dans la galerie, il y avait surtout la volonté d'offrir un espace pour créer, pour échanger, pour chercher. Et c'est ce qui est au cœur de toute résidence. La recherche apparaît toujours aujourd'hui comme un élément clé, soutenu dans les derniers actes du symposium Reflecting Residencies d'Arts en résidence.

« Nous essayons une pédagogie décloisonnée, dans la lignée du Black Mountain College ou CAMP dans les Pyrénées. C'est en sortant des institutions, en se mettant dans des situations différentes que de nouvelles formes peuvent émerger. — Antoine Viviani

A.I.R impose cet espace de « résidence » comme un lieu d'entraide, qui prime encore maintenant dans des résidences où les artistes partagent des ateliers, à l'instar d'Artagon Pantin [voir p.46]. Les échanges, les discussions stimulent la création. La galerie d'A.I.R est toujours ouverte et son but initial pratiquement inchangé : supporter les artistes grâce à une approche féministe et coopérative. Pour Déborah Muller, « la mission originelle de A.I.R et sa structure sont d'une telle simplicité et d'une telle authenticité qu'elles ont permis sa longévité ? (De manière inattendue, 36 ans plus tard, oui.) Car les artistes sont mues par un modèle de fonctionnement basé sur la collectivité et une communauté qui fait entendre leur voix dans le chaos du marché de l'art ».

De ce modèle hybride et marchand germe donc, en creux, le principe des résidences d'artistes, par des artistes, sur-mesure. Un an plus tard, toujours à New York, une vingtaine de femmes montent SOHO 20, qui perdure aujourd'hui sous le nom de Residency Lab. Tout part des marges du monde de l'art où les artistes sont animés par la volonté de se rassembler pour avoir plus de poids.

Dorchester Projects

Tel est le cas du Dorchester Projects imaginé en 2009 par l'artiste Theaster Gates en investissant dans une propriété abandonnée de deux étages dans les quartiers sud de Chicago. Aujourd'hui, Dorchester abrite une bibliothèque, des archives de diapositives et une *Soul Food Kitchen*. Theaster Gates a réussi à créer un environnement culturel vivant où la communauté prime, dans un secteur défavorisé qui jusque-là n'intéressait pas le monde de l'art. La résidence comme outil de démocratisation culturelle, la résidence comme

élément d'échange et de rassemblement. Le projet grandit toujours, l'artiste ayant acheté des maisons voisines vacantes à deux étages et la construction d'un troisième bâtiment en face des immeubles existants. Ce dernier est transformé en lieu de résidence. C'est dans ces espaces que le commissaire d'exposition Guillaume Désanges a créé la Méthode Room. Une résidence qui invite deux artistes-chercheurs à tisser des liens avec le quartier et sa communauté deux mois durant. Julien Creuzet, qui vient d'être sélectionné pour représenter la France à la 60^e Biennale de Venise, est passé par cette étape solidaire et exigeante.

Black Rock

Autres exemples de résidences sur mesure : Black Rock. Cette dernière est fondée par Kehinde Wiley, en 2019, au Sénégal. Pour l'artiste qui vit et travaille aux États-Unis, il était important de créer un espace artistique en Afrique de l'Ouest, de sortir du rapport indirect avec le continent africain que peuvent ressentir certains artistes afrodescendant vivant et travaillant à l'étranger. Située près de Dakar, Black Rock offre un cadre idyllique de création pour des résidents et surtout l'opportunité de soutenir et valoriser

une scène contemporaine africaine locale vibrante « auxquelles ne manquent qu'une visibilité internationale et des opportunités d'expression », selon Kehinde Wiley. Black Rock se compose donc de trois appartements et leurs ateliers pensés par l'architecte Abib Djenné, une autre manière d'ancrer un peu plus cette résidence dans le maillage culturel local. Depuis 2002 et le début de la biennale Dak'art, la capitale sénégalaise a su s'imposer progressivement sur la scène de l'art contemporain internationale comme un événement incontournable. Y installer Black Rock est une preuve supplémentaire du dynamisme de la région. Depuis trois ans, ce sont plus de quarante artistes qui ont pu profiter de cette résidence monumentale parmi lesquels la chercheuse, réalisatrice et auteure Ytasha L. Womack ; l'artiste émirati Ayan Farah ou encore l'Américain Khalif T. Thompson.

Domus Residency

Sur un autre continent, la même année, Romina Novellis, artiste pluridisciplinaire italienne, installe sa résidence Domus à Galatina dans la région du Salento en Italie. Et le choix de cette ville est loin d'être anodin. « Galatina est la ville des femmes

En Corse, une nouvelle résidence en devenir

« Nous avons une scène de création contemporaine bouillonnante. De jeunes artistes partent étudier dans les écoles des beaux-arts du continent, en Belgique... « La biennale Derenava était l'opportunité pour cette nouvelle scène dynamique d'être exposée à côté de grands artistes internationaux », déclare Dumè Marcellesi, co-fondateur de Derenava dont la première édition a eu lieu cette année jusqu'en novembre, à Bonifacio. Loin d'être encore ancrée dans la programmation de Derenava, l'idée de la résidence est née et répond à un besoin, une réalité : la saisonnalité, nocive pour l'économie corse. « La résidence Derenava, c'est faire de cette saisonnalité une force et un atout », partage le co-fondateur. Transformer les gîtes de l'exploitation familiale Valicella en atelier lors de la basse période, au moment de la production du fromage notamment, en immersion dans un espace agricole, en dehors de centres urbains. « Le schéma est idéal. Il vient répondre à un manque », poursuit Dumè Marcellesi.



Orma Architettura. Pavillion Impluvium

Photo Felicia Sisco. Courtoisie De Renava





Fabrica. Centre de recherche Benetton. Trévisé

© Mitsuo Matsuoka

L'idée était de développer un projet plus théorique ainsi qu'une véritable expérience de vie, de partage, de communauté. Et tout cela dans un espace (Galatina) marqué par l'histoire de corps minorisés qui nous invite à interroger le regard que nous portons sur les autres et les Suds. — Romina Novellis

tarantate », explique Romina Novellis. Les *tarantate* étaient des femmes supposément piquées par une tarantule en travaillant dans les champs et qui n'avaient d'autres choix que de danser de manière convulsive pour exorciser le mal. « En réalité, elles n'étaient pas du tout malades. Il s'agissait d'un rituel partagé par des femmes, parfois des hommes, utilisant leurs corps comme moyen de catharsis et de libération pour s'évader de leurs conditions domestiques », poursuit-elle. Domus s'implante sur un territoire où le rituel, le soin font partie du patrimoine et s'inscrit ainsi dans la continuité d'Essenza, lieu d'atelier, de recherches thérapeutiques autour du corps créées par l'artiste quelque cinq ans auparavant. Si Essenza est basé à Paris et se veut être un « lieu d'expérimentation, de travail corporel, et de démarches pragmatiques autour des corps minorisés, tordus, empêchés », comme l'explique Romina Novellis ; Domus est une résidence « qui invite ses hôtes à approfondir ces questions-là, à les étendre notamment aux espaces exploités, abusés ainsi qu'à tout être humain exposé à l'exploitation », précise-t-elle. Domus Residency se présente comme un terrain de recherche où les résidents et résidentes sont invités à collaborer avec les associations locales, d'autres acteurs culturels locaux. « Nous nous positionnons dans la recherche, nous proposons un espace pour réfléchir, créer, partager. » Les appels à candidatures sont ouverts toute l'année, et la résidence de Galatina accueille les artistes, chercheurs et chercheuses qui le souhaitent de janvier à juin. Chaque année en juillet, en revanche, Domus se charge des invitations en fonction d'un programme réfléchi et construit tout au long de l'année. En 2022, Romina Novellis et son équipe s'étaient penchées sur la performance,

accueillant, entre autres, l'artiste ORLAN. La résidence d'artiste devient donc un lieu de désenclavement géographique ainsi qu'un outil de visibilité pour les minorités du monde de l'art. Une manière de contourner l'individualisme dominant et montrer que le collectif est à la fois politique, engagé et fécond.

La région et le local en fer de lance

Les résidences sont des ressources pour redynamiser le tissu culturel d'une région qui n'était pas particulièrement tournée vers l'art contemporain. En Corse, les initiatives se multiplient pour faire sortir l'île des clichés qui la voudraient traditionnelle et folklorique. La résidence Providenza, à Pieve, dans la moyenne-montagne de Haute-Corse, en est un exemple. Antoine Viviani, réalisateur et artiste pluridisciplinaire, est à l'origine de ce projet qui se développe et se structure depuis cinq ans environ. Aujourd'hui Providenza rassemble douze cabanes, un studio de production et postproduction, une maison ainsi qu'une zone publique avec un restaurant et un amphithéâtre accessible en été. « L'intérêt de cette résidence est d'être dans la nature, cette idée d'immersion est au cœur de toutes les activités qui se passent à Providenza. Le site est très beau et cela fait partie de l'ADN du projet d'en prendre soin », insiste Antoine Viviani. Au programme, une résidence, des *masterclasses* et des rencontres transdisciplinaires. Car si le cinéma sous toutes ses formes et la musique expérimentale sont les principaux tropismes du lieu ; architectes, écrivains ou cuisiniers sont aussi les bienvenus. Le réalisateur poursuit : « Nous tenons à créer une résidence dont le cadre de travail dénote par rapport à d'autres formats plus institutionnels, Providenza est hybride et protéiforme. »

D'un festival « sauvage » initié entre amis et artistes, Providenza s'affirme davantage aujourd'hui et imprime sa marque sur le territoire. « Nous insistons sur la dimension très locale de ce projet, il s'ancre dans la communauté et a une très forte volonté de transmission. Nous avons mis en place des ateliers réguliers avec les écoles de la microrégion et travaillons maintenant au développement d'un programme d'éducation à l'image en invitant d'anciens résidents à intervenir, des réalisateurs auprès des collèges et lycées du grand Bastia, des quartiers plutôt éloignés de la culture », explique Antoine Viviani. Les partenariats s'étendent également du côté institutionnel et Providenza prend de l'ampleur dans une région qui s'applique de plus en plus à contourner le problème du tourisme et d'une saisonnalité catastrophique. Les résidences et autres initiatives culturelles y afférant irriguent le territoire : « Il y a de nombreux projets très stimulants et je veux que notre modèle essaime, qu'il ait un impact. Providenza est selon moi un outil de rencontre, un lieu qui dessine une nouvelle carte de sites pour réfléchir à la création et sa production un peu différemment. »





WELLINGTON



Photo Annie Spratt

LA RÉSIDENCE D'ARTISTE, L'AUTRE LEVIER DU MÉCÉNAT D'ENTREPRISE

Les résidences d'artistes sont plébiscitées par les entreprises qui souhaitent diversifier leurs actions de mécénat. Une pratique en plein essor.

L'acquisition d'œuvres d'art auprès d'artistes vivants ou la création d'une fondation sont loin d'être les seules initiatives que les mécènes privés ont dans leur arsenal pour défendre la création artistique. Et bénéficier de certains avantages fiscaux. De plus en plus de mécènes se tournent ainsi vers les programmes de résidences d'artistes. Il en est de même pour les entreprises. Cette pratique devrait d'ailleurs trouver de plus en plus d'écho auprès de sociétés privées qui risquent de bientôt se retrouver destituées de leur déduction spéciale en faveur de l'achat d'œuvres d'art et d'instruments de musique. En effet, la loi de Finances pour 2020 a modifié l'article 238 bis AB du Code général des impôts qui permet aux entreprises qui achètent des œuvres originales d'artistes vivants de déduire du résultat de l'exercice d'acquisition et des quatre années suivantes, par fractions égales, une somme égale au prix d'acquisition. Or, malgré les amendements déposés, ce dispositif phare de la loi Aillagon devrait prendre fin au 31 décembre 2022, ce qui poussera sans nul doute les entreprises à se tourner vers d'autres formes de mécénat, notamment les résidences d'artistes.

Favoriser un mécénat articulant création artistique et monde du travail n'est pas un phénomène récent : dès les années 80, l'État français défend l'idée que cette immersion des artistes dans un environnement entrepreneurial ne peut être que bénéfique pour tous. Stimulation créative et intellectuelle pour les salariés d'une part, professionnalisation des artistes de l'autre, les pouvoirs publics défendent encore aujourd'hui les bienfaits de cette passerelle créée entre le monde de l'art et le monde du travail *via* les programmes de résidences.

En plein âge d'or des partenariats public-privés, la loi Aillagon de 2003 réforme le mécénat en France, en particulier celui des entreprises. En 2015, une charte intitulée « Art et monde au travail » est même créée par le ministère de la Culture. Son application concrète se traduit par la mise en place de programmes de résidences en entreprise accompagnés par les différentes Directions Régionales des Affaires Culturelles (DRAC) dès 2017. Des conventions-cadre « Culture et monde du travail » sont signées avec les comités d'entreprise pour accueillir les artistes sur leurs sites. À ce maillage régional de l'État et des collectivités territoriales s'ajoutent rapidement des réseaux d'entreprises mécènes comme Mécènes du sud souhaitant échanger sur leurs bonnes pratiques quant à la mise en place de programmes de résidences *in situ* [voir encadré p.32].

Convergence d'intérêts

Les incitations de l'État se poursuivent. Un rapport de la Direction générale de la création artistique en 2019 incite les entreprises à ouvrir leurs portes

aux artistes en résidences. « Champ de liberté, objet de co-construction, force de partenariat, vecteur de liens sur le territoire avec les entreprises, les populations — notamment les plus fragiles —, mais aussi les jeunes en milieu scolaire, grâce à la permanence qu'elles instaurent, ces résidences représentent une clef importante de politique publique et se révèlent en être un ressort particulièrement dynamique », peut-on y lire. Les résidences d'artistes en entreprise semblent ainsi parées de toutes les vertus. Pour les entreprises, « l'art peut constituer un levier pour la cohésion des équipes et la valorisation du travail, une source d'innovation et d'audace permettant l'autonomie et la coopération », tandis que pour les artistes, ces résidences leur permettent de « devenir des partenaires de l'entreprise et des acteurs de l'expérimentation, en trouvant des outils d'expression, de production, de collaboration et de diffusion nouveaux, en lien avec les structures culturelles locales ».

Le rapport d'Alain Cadix, chargé de la mission design en 2013, avait déjà lancé certaines préconisations comme « la mise en place de résidences de designers dans un grand nombre de pôles de compétitivité et la plupart des grappes d'entreprises labellisées par la DATAR (Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale) ». Pour les métiers d'art, l'Institut national des métiers d'art (INMA) joue un rôle de ressources et de structuration, puisqu'il est susceptible de mener un diagnostic en matière de résidences d'artiste et d'éclairer les actions à mener en lien avec les DRAC et les collectivités territoriales. « Ces résidences restent un outil pas suffisamment utilisé en entreprise et dans les manufactures notamment » pointe le rapport de 2019 intitulé *La résidence d'artiste, un outil inventif au service des politiques publiques*. Elles représentent cependant un biais susceptible de permettre la rencontre entre artiste, designer, maître d'art et artisan, « dans un esprit d'innovation,

au service des besoins de demain comme de la création contemporaine ». L'objectif sous-jacent étant la professionnalisation et l'employabilité de ces créateurs au sein de leur entreprise d'accueil.

Financements croisés

L'hybridation fait mouche. Entreprises privées et publiques, structures culturelles subventionnées, fondations et collectivités co-construisent souvent ensemble les programmes de résidences. En 2018, le Carreau du Temple, sous la direction de Sandrina Martins, lance le programme de résidence PACT(e) en immersion dans le monde du travail. Cette action se base sur un financement mixte public et privé et une offre artistique pluridisciplinaire couvrant les arts visuels, les écritures contemporaines, la danse et le théâtre. Une dizaine de résidences par an, conçues comme des laboratoires, croisent les compétences de salariés avec celles d'artistes. Elles sont l'objet d'une convention tripartite entre l'artiste, l'entreprise et le Carreau du Temple, et leur coût est évalué en fonction du projet.

Tout sur les résidences d'artistes en entreprises

L'association Mécènes du sud, implantée sur le territoire d'Aix-Marseille rassemble près de quarante-cinq entreprises mécènes de la région. Ce réseau dynamique publie régulièrement des guides pratiques à destination des entrepreneurs qui ont envie de se lancer dans l'aventure d'accueillir des résidences d'artistes en leurs murs. Le livret *Comment aborder une résidence d'artiste dans son entreprise à destination des entreprises* publié en 2015 développe en 17 pages une méthodologie visant à optimiser les résidences en entreprise, tant du côté de l'entrepreneur que de celui de l'artiste. Issu des expériences menées depuis 2007 au sein du collectif, il répond sous la forme de questions-réponses, de conseils et de témoignages aux problématiques générales posées par cet « engagement réciproque » que représente une résidence d'artiste en entreprise. Conçu comme un *vade mecum*, il aborde de manière didactique des thèmes récurrents, tels que la durée, les attentes et les motivations réciproques, les relations aux salariés, l'élaboration d'une convention, les objectifs de la résidence, l'accompagnement de l'artiste, la production ou la non-production d'œuvre, etc. En 2019, le réseau Mécènes du sud a également publié *Résidences d'artistes en entreprises*, un autre guide pratique partant des observations réalisées dans le cadre du programme de résidences des DRAC.

Les établissements culturels français implantés à l'étranger reproduisent également ce schéma. Au Japon, la fondation Bettencourt Schueller mécène depuis 2014 la Villa Kujoyama, l'une des plus prestigieuses résidences artistiques que la France administre à l'étranger, en coordination avec l'Institut français — l'opérateur culturel du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères [voir p.52]. La fondation Bettencourt Schueller, qui a également apporté son soutien à la rénovation du bâtiment, finance à hauteur de 1,9 M€ par an le programme de résidences via une convention de mécénat signée avec l'Institut français. À ce jour, 92 résidents dont 17 artisans d'art ont pu bénéficier du dispositif.





Photo Sean Benesh



MÉCÉNAT

Ces partenariats hybrides public-privé autour des résidences d'artistes sont encore plus courants dans le monde anglo-saxon. Installée dans deux maisons édouardiennes récemment rénovées près de Buckingham Palace, la Delfina Foundation est une organisation indépendante à but non lucratif qui se consacre « à la promotion du talent artistique et à la facilitation des échanges par le biais de résidences et de programmes publics ». Forte d'une douzaine de nominés au Turner Prize, cette fondation londonienne peut s'enorgueillir d'avoir vu passer des artistes comme Chantal Joffe, Michael Raedecker, Hanguang Yang, Esra Ersen, Wim Delvoye et Khalil Rabah. Plus de 300 artistes ont été accueillis en résidence dans cette fondation créée par la mécène d'origine espagnole Delfina Entrecanales décédée en avril dernier. Le modèle économique de ces résidences, qui se rapprochent davantage du fonctionnement d'un incubateur artistique, est financé à hauteur de 20-30 % directement par la fondation, le reste étant collecté auprès des partenaires du programme. Autour de la table se retrouvent aussi bien la Tate, le Victoria & Albert Museum, le MACBA de Barcelone, le fonds Mondrian et une cohorte de réseaux de mécènes privés et d'entreprises du monde entier. Les artistes ne sont d'ailleurs pas les seuls à être en résidence à la Delfina Foundation : les collectionneurs y sont également accompagnés dans leur démarche de mécènes en devenir. « De plus en plus, nous voyons des collectionneurs qui réfléchissent à la manière de mettre leur intérêt privé pour l'art au service du domaine public, que ce soit en ouvrant leur collection au public, en soutenant une institution artistique, une biennale ou en lançant un programme de résidence », déclarait Aaron Cezar, directeur de la fondation Delfina dans le rapport de la Tefaf 2020 consacré aux nouvelles philanthropies dans l'art. Une manière de les sensibiliser au contact direct avec les artistes, pour qu'à leur tour, ils puissent les accueillir en résidence. La boucle est bouclée.



Vue extérieure de la Delfina Foundation
Cortoisie Delfina Foundation



BLOCCINO



À LA DÉCOUVERTE DES RÉSIDENCES D'ARTISTES AUTOUR DU MONDE

Les résidences d'artistes se multiplient, certaines s'effacent, d'autres apparaissent chaque année. Résidence de production, résidence de formation, temps d'apprentissage ou de réflexion : à chacune ses spécificités. Petit tour du monde non exhaustif.

Appalachian Center for Crafts, États-Unis. Métiers d'art... -isanat

Argile, fibre, verre, métaux, bois... Retour à la matière pour les artistes de l'Appalachian Center for Crafts. Affilié à la School of Art, Craft & Design de Smithville, Tennessee, le centre accueille chaque année et pour une durée d'un an des résidents dans le cadre du programme « Artistes en résidence ». Amenés à approfondir leurs connaissances et leurs techniques dans les studios mis à disposition, ils doivent être titulaires au préalable d'un BFA (Bachelor of Fine Arts), MFA (Master of Fine Arts) ou d'un équivalent. Si les résidents sélectionnés doivent ainsi faire preuve d'expertise dans leur domaine, ils y insufflent des problématiques contemporaines. Les objets produits deviennent vecteurs de significations, de questionnements, de langages nouveaux. Un dialogue entre artisanat et art. Guidés par le centre, les artistes reçoivent un enseignement mêlant tradition et innovation, ainsi que l'opportunité d'acquérir de l'expérience ou même d'exposer leurs créations.

Appalachian Center for Craft

1560 Craft Center Drive
Smithville. États-Unis
www.tntech.edu

Kulturhaus Villa Sträuli, Suisse. Art durable

Le titre de sa prochaine édition en début d'année 2023, « From Earth », donne le ton. Pendant un mois, les résidents sélectionnés

occuperont le centre d'art de la Villa Sträuli, créée en 1999 à Winterthur dans le canton de Zurich. Établie autour d'une préoccupation grandissante pour l'environnement et la durabilité, cette édition accueillera artistes et porteurs de projets internationaux dans une perspective transdisciplinaire, entre arts visuels, musique, performance, littérature, nouveaux médias, cinéma et photographie, mais aussi commissariat d'exposition ou critique d'art. « From Earth », ou un temps dédié à la nature, à l'écologie et aux problématiques environnementales d'aujourd'hui pour réfléchir ensemble, donc mieux, à de nouvelles approches pour l'art et le monde de demain. Favorisés par la Villa, ce sera aussi l'occasion de rencontres et d'échanges entre artistes, avec la scène locale et le public, ainsi que la possibilité d'écrire des projets inédits avec les institutions culturelles de Winterthur, entre expositions, discussions, concerts, projections et conférences.

Kulturhaus Villa Sträuli

60 Museumstrasse. Winterthur. Suisse
www.villastraegli.ch

Hospitalité berlinoise

Ancien hôpital berlinois tenu par des religieuses, la Künstlerhaus Bethanien s'est aujourd'hui métamorphosée en centre culturel international. Programme d'artistes en résidence, espaces de travail pour les artistes professionnels et espaces d'exposition, il valorise et soutient les arts visuels contemporains. Le point central de ses multiples missions est le programme de studios internationaux, où des artistes du monde entier conçoivent et présentent de nouveaux projets avec l'aide de son équipe. Ouassila Arras, diplômée de l'ESAD Reims depuis 2018, y est en résidence depuis un peu plus d'un an. Pour elle, « Berlin était la ville idéale pour développer mes réflexions autour de la mémoire et de la transmission. Cette résidence à Berlin était l'occasion idéale pour découvrir l'éducation allemande. Berlin rassemble aussi des identités multiples, qui cohabitent dans la ville. » À ce jour, la Künstlerhaus Bethanien a été un tremplin important pour un peu plus de 900 artistes du monde entier.

Whitney Museum of American Art, États-Unis. Incontournable

Trois domaines de recherche, huit mois, 25 étudiants, en plein cœur de New York. Le *Independent Study Program* (programme d'études indépendant) offre un apprentissage en studio — destiné aux artistes —, un apprentissage en théorie critique et un autre en *curation* — destiné aux critiques d'art ou aux commissaires d'exposition. Un programme solide qui s'étend de septembre à mai, temps dédié à la recherche, à l'expérimentation, à l'écriture, dans les locaux du prestigieux Whitney Museum, structure incontournable de l'art contemporain dans le monde. De cette résidence sont sortis notamment Félix González-Torres, Jenny Holzer ou Rirkrit Tiravanija. Encourageant l'émulation intellectuelle et créatrice entre les participants, la résidence permet la réalisation d'un colloque présenté par les étudiants, mais aussi l'élaboration d'une exposition accompagnée d'un catalogue et de textes préparés les élèves en commissariat d'exposition. Ou un passeport pour les hautes sphères du monde de l'art.

Whitney Museum of American Art
99 Gansevoort Street
New York. États-Unis
www.whitney.org

Bag Factory, Afrique du Sud. Art local, art global

Au cœur de la capitale sud-africaine, Bag Factory, lancé en 1991, est l'un des premiers studios collectifs du pays, dédié aux artistes locaux émergents. Le centre propose aussi des programmes de résidence ouverts sur le monde, permettant de faire découvrir à la scène internationale le dynamisme artistique de Johannesburg, dans un esprit d'échange et de découverte. Pendant trois mois, les résidents peuvent explorer la ville et ses espaces de création et ont l'opportunité d'interagir avec la quinzaine d'artistes permanents de la Bag Factory, généralement originaires de Joburg ou plus largement d'Afrique du Sud ; ainsi que de produire de nouvelles œuvres. En 2019, un programme curatorial a été développé pour accueillir des commissaires d'expositions en début ou en milieu de carrière et leur donner l'opportunité de réaliser un événement, une exposition, des *talks*... Chaque année, le centre propose jusqu'à huit offres de résidence, ouvertes aux jeunes artistes à travers le monde.

Bag Factory
10 Mahlathini Street
Newtown. Johannesburg
Afrique du Sud
www.bagfactoryart.org.za

Abandon Normal Devices, Royaume-Uni. Alternatif

« Un catalyseur pour de nouvelles idées et formes d'art », c'est ainsi que se définit l'organisation Abandon Normal Devices (AND), située au nord de l'Angleterre. À travers des événements organisés dans des espaces insolites (grottes, parkings, forêts, bateaux, etc.), elle œuvre pour la représentation d'artistes émergents mêlant leur pratique aux nouvelles technologies et à la science pour créer des expériences immersives. L'idée ? Bousculer les formes d'art traditionnelles, les discours normatifs, et inventer de nouveaux espaces de réflexion. Pour cela, AND présente un festival tous les deux ans en occupant un lieu inédit mettant en avant l'esprit de communauté et l'idée d'infrastructures et de systèmes alternatifs, dans un esprit d'équité et de durabilité. L'association dispose d'un studio et d'un espace de résidence et propose régulièrement des appels à projet visant à la production pour des occasions spécifiques.

Abandon Normal Devices
Mitchell Charlesworth
44 Peter Street
Manchester. Royaume-Uni

Made by Kihara, Japon. Héritage culturel

Arita, île de Kyūshū, sud du Japon. Plongée au cœur d'une culture artisanale traditionnelle. Ici, artistes et designers sont invités à découvrir un savoir-faire hérité du XVII^e siècle, dans le premier lieu de production de porcelaine du pays et abritant aujourd'hui la plus grande foire de céramique de l'ouest du Japon, la Foire de céramique d'Arita. Pour faire honneur à cette tradition, Timothée Kaplan, directeur créatif, crée Made



Providenza
Courtoisie Providenza



by Kihara en 2019 à Paris en partenariat avec le producteur de porcelaine Kihara. Cette association donne lieu à des échanges entre céramistes japonais locaux et artistes internationaux pour réinventer techniques et designs dans un contexte contemporain. Façonnage, moulage, émaillage, cuisson... autant de méthodes mises à disposition d'un à deux résidents par an, appliqués à concevoir et créer des objets en porcelaine originaux dans une perspective collaborative et multiculturelle. À la frontière de l'art et de l'artisanat, la résidence de Made by Kihara célèbre l'héritage développé par une pratique établie autour des valeurs du *monozukuri*, engageant une éthique de création infusée par l'esprit de fabrication japonaise. Une résidence de découverte et d'apprentissage.

Made by Kihara Store Paris
7 rue des Filles-du-Calvaire
Paris 3^e. France
www.madebykihara.com

Kihara Arita
Hei-2351-169 Akasaka-
Nishimatsuura District
Saga. Japon
www.e-kihara.co.jp

Fabrica, Italie. Éveil créatif

Fabrica nous emporte à Trévise, en Vénétie. Au milieu des résidences destinées à un public expérimenté, au parcours plus ou moins ancré dans le monde professionnel, Fabrica dénote. Sa marque de fabrique ? Elle contribue au développement de la création la plus émergente en accueillant une très jeune génération d'artistes — pas plus de 25 ans — dans le centre de communication de

Benetton pour la recherche et le développement situé à une dizaine de kilomètres de la ville, dans la campagne italienne. Du design graphique à la photographie, en passant par la vidéo, les réseaux ou le numérique, la résidence ne restreint pas ses champs de recherche, se définissant comme un « laboratoire créatif, un incubateur de talents et une sorte de studio dans lequel de jeunes artistes modernes viennent du monde entier pour développer des projets innovants et explorer de nouvelles directions dans une myriade de voies de communication ». Après une période d'essai de deux semaines, les candidats sélectionnés peuvent ensuite participer à l'élaboration d'un projet pendant six mois, qu'ils présenteront à l'issue de la résidence.

Fabrica
54/F via Postioma
Catena di Villorba, Trévise. Italie
www.fabrica.it

H Residency, Chili. Conditions extrêmes

L'art au milieu de nulle part. Pas même la pluie ne pourrait venir perturber la tranquillité des résidents. C'est le parti pris de la H Residency, installée dans le désert d'Atacama, région hyperaride d'Amérique du Sud. Le projet, développé en 2018, se veut y établir un pôle international pour la recherche artistique. Entre rencontres, dialogues et expérimentations, l'art contemporain s'épanouit à travers l'exploration d'un territoire aux conditions climatiques extrêmes partagé entre deux pays, le Pérou et le Chili. C'est à Calama City, au nord du Chili, que se réunissent les artistes, guidés par des archéologues et experts locaux. Invités à s'investir

dans la vie culturelle de la région pendant deux mois, les résidents travaillent de concert avec les acteurs régionaux, mêlant leurs réflexions pour élaborer des discours axés sur la diversité, l'interaction et la tolérance, empreints par la réalité socio-culturelle calamaise. Une exposition collective est organisée au terme de la résidence au sein de la galerie d'art Pablo Neruda, Calama, pour présenter leurs recherches.

H Residency
1035 Yaru
Sector Cobija Poniente
Calama. Chili
www.h-residency.org

Baer Art Center, Islande. Dépaysant

Cap au Nord, aux confins de l'Islande, avec le Baer Art Center. Logé sur la côte est de Skagafjörður face au Cercle Arctique, la résidence offre un cadre éloigné de tout, entre plaines herbeuses interminables et océan. Destiné exclusivement aux artistes visuels, architectes et designers, pour une durée de deux semaines, le centre accueille trois à cinq résidents du monde entier. Repos, silence, recueillement en sont les maîtres-mots. Dans ce cadre spectaculaire, les artistes sont invités à faire l'expérience d'un environnement unique, au plus près de la nature, dans un échange continu entre celle-ci et leur activité artistique. Au terme de ce temps de retrait et d'éveil, les artistes ont la possibilité d'organiser une exposition informelle au sein des studios de la résidence, dans une atmosphère conviviale et de partage.

Baer Art Center
Höfdaströnd. Hofsós. Islande
www.baer.is

PORTRAIT



Rayane Mcirdi

© Mohamed Bourouissa

CONTEURS CONTEMPORAINS EN RÉSIDENCES

Rayane Mcirdi et Silina Syan ouvrent les portes de leurs ateliers au cœur d'Artagon Pantin et reviennent sur leurs parcours respectifs. Portrait croisé de cette génération émergente.

Inauguré en septembre dernier, Artagon Pantin [voir p.58] accueille cinquante artistes, critiques, collectifs dans leurs locaux : l'ancien collège Jean Lolive de Pantin. Espace désormais hybride, les ateliers d'artistes côtoient les bureaux partagés de critiques d'art. Rayane Mcirdi et Silina Syan, deux artistes nés en 1993, y partagent aujourd'hui les mêmes locaux. Ils ont intégré la première édition de la nouvelle résidence artistique pantinoise. Et si l'aventure ne fait que commencer, pour les deux artistes, les quatorze prochains mois s'annoncent très prometteurs. Retour sur leur parcours.

De l'école à la résidence

Après un an de classe préparatoire artistique, Silina Syan entre à la villa Arson, à Nice pour cinq ans et y passe son DNAP puis son DNSEP. Elle parle d'une expérience complexe à décrire. « J'avais du mal à comprendre ce que l'on voulait de moi ou comment m'inscrire dans le champ de l'art contemporain », partage-t-elle. Lors de sa formation, l'unité de Recherches plastiques et théoriques dirigée par Katrin Ströbel et Sophie Orlando, Situations Post, joue un rôle considérable. Dans ce groupe de recherche féministe, intersectionnel et décolonial, elle se découvre en tant qu'artiste. Les séminaires proposés, les ateliers avec des artistes, le maillage du réseau Cinéma des écoles d'art lui permettent de nourrir sa réflexion et son œuvre : « J'arrivais enfin à développer ma pratique et ma pensée et le cadre était idéal, nous avions de l'espace, du matériel à disposition ». Silina Syan met alors en place son vocabulaire artistique, déploie ses centres d'intérêt et de recherches : la question de l'exil, de la migration et de l'hybridation culturelle qui

lui sont propres. Dans ces photographies, ses vidéos, l'artiste marche à la lisière de la fiction et du documentaire. Ses œuvres viennent recréer un fantasme, une histoire, un récit, ou un lien quasi mythologique avec un lieu, une expérience, celle de la migration, et de l'entre-deux culturel que crée l'exil. Après l'école, comme pour de nombreux jeunes artistes, il s'agit de trouver un atelier où créer, une résidence qui offre l'espace et parfois les moyens de se lancer convenablement après le DNSEP. Pour Silina Syan, la résidence Création en cours des Ateliers Médicis a été un premier point de chute. « Cela a été très formateur, car il y a un véritable accompagnement : comment établir un budget, etc., explique-t-elle. C'était aussi l'occasion de développer des interventions pour une classe de CM2 dans une école de Montfermeil. L'aventure se poursuit encore aujourd'hui, car je suis en résidence aux Ateliers Médicis et ici, à Artagon Pantin. »

Pour Rayane Mcirdi, toute sa scolarité se fait à Gennevilliers, et ce jusqu'à la classe préparatoire artistique qu'il fait à l'école municipale des beaux-arts

Il y a un dynamisme que l'on ne retrouve pas quand l'on est toute seule dans son atelier, seule face à ses œuvres. Ici, à Artagon Pantin, nous sommes dans l'émulation. — *Silina Syan*

de la ville. Après cette première année de formation, l'artiste ressent le besoin de quitter Paris. C'est à Angers qu'il continue sa formation à l'École supérieure d'art et de design TALM-Angers. Cette transition lui apparaît brutale : « Je suis sorti de ma bulle et le choc a été violent. » Mais l'ancrage très intellectuel des enseignements le grise rapidement.

été très utile », raconte Rayane Mcirdi. Il poursuit : « On m'a proposé une résidence de deux ans à l'école municipale des Beaux-Arts de Gennevilliers grâce à laquelle j'ai pu présenter ma première exposition personnelle ». Aujourd'hui, comme Silina Syan, Rayane Mcirdi est en résidence aux Ateliers Médicis et à Artagon Pantin.

médiatrices, chercheurs et chercheuses se croisent dans les couloirs de cet ancien collège. Un retour sur les bancs de l'école, en quelque sorte, pour mieux pouvoir affronter un monde de l'art et professionnel parfois hostile, un refuge et un « lieu à soi » où la création, la discussion, l'émulation sont à l'honneur. Pour Rayane Mcirdi

Ces expériences méritent d'être vues, d'être entendues; que ce soit dans la représentation des corps ou l'audibilité des voix. Ces récits méritent de faire partie de l'histoire. — *Rayane Mcirdi*

« On avait de nombreux cours théoriques. Après la première année, les élèves ressortaient avec des bases solides en histoire de l'art, du cinéma et c'est une aide précieuse la création », explique Rayane Mcirdi. C'est sur ce socle de connaissances que l'artiste commence à tisser un travail plus personnel, à la rencontre de son histoire familiale, d'une mémoire collective tacite. Après un échange en Chine, il entre aux Beaux-Arts de Paris dont il ressort diplômé en 2019. S'il est un peu déstabilisé par un fonctionnement différent de celui d'Angers — notamment en termes d'apport théorique — les Beaux-Arts de Paris lui offrent la liberté nécessaire au déploiement de son œuvre, dont les principaux éléments sont en germe depuis longtemps. Les rencontres sont déterminantes lors de cette dernière étape de formation. « Des artistes m'ont fait exposer très rapidement avec eux, j'avais une approche plus professionnelle avant même d'avoir été diplômé et cela m'a

L'effervescence du collectif

Dans les locaux pantinois d'Artagon, critiques d'art, artistes, médiateurs et

et Silina Syan, nul doute que le collectif, les réseaux, les liens qui se nouent sont de véritables états

La résidence et le territoire

Les espaces de création et les résidences artistiques fleurissent depuis quelques années dans le département de Seine-Saint-Denis. Le maillage culturel se densifie, se fortifie grâce à une action culturelle soutenue à l'échelle des villes et du 93 : les Laboratoires d'Aubervilliers, POUH Manifesto, le programme « Artistes en résidences » de la maison de la culture de Seine-Saint-Denis Bobigny, le 6B en sont quelques exemples... Artagon Pantin profite de cette politique culturelle dynamique. Silina Syan souligne l'importance de l'ancrage territorial de la jeune résidence : « Pour Jeanne Turpault (la responsable de la résidence) et toute l'équipe d'Artagon, cette résidence est un lieu qui a un fort désir d'ancrage sur le territoire et le tissu associatif. » Il y a donc des initiatives qui sont mises en place. « Une des résidentes, Aïda Bruyère, a d'ailleurs réalisé des ateliers avec des écoles des environs », ajoute Rayane Mcirdi. La cantine « Pas si loin » est gérée par l'association pantinoise du même nom et la ludothèque municipale a pris ses quartiers au rez-de-chaussée du bâtiment. Une manière de faire dialoguer la ville, ses habitants avec les résidents, ou du moins d'essayer. « C'est aussi à nous de nous impliquer, de construire des ponts », assure Silina Syan. Une façon de ramener l'échange, l'humain au cœur d'un département que les mégagaleries ont commencé à investir pour de simples raisons pécuniaires.



Silina Syan

© Flo Souad. Courtoisie Silina Syan

pour les artistes émergents et les jeunes professionnels. « Je pense que Silina Syan et Seumboy Vrainom [NDLR : avec qui elle partage son atelier pantinois] en sont le parfait exemple, explique Rayane Mcirdi. Et puis on peut discuter très souvent avec nos pairs, on va dans les ateliers des uns et des autres... C'est très formateur et cela alimente notre pratique, car elle est constamment montrée, éprouvée, débattue. » Pour Silina Syan, les échanges sont aussi essentiels et féconds et la proximité avec des critiques et commissaires est un véritable atout : « La théorisation est primordiale pour notre travail, les critiques d'art, les professionnels de l'écriture rapportent des concepts qui nous nourrissent. »

« Il y a aussi une réalité matérielle qui est non négligeable, souligne Rayane Mcirdi. C'est très dur d'être seul, car il faut payer deux loyers, celui de l'atelier et son logement. Ici, nous versons 100 euros par mois et nous avons en plus accès à des formations, des ateliers. C'est précieux ». En effet, à l'heure où les écoles d'art frémissent de révolte face aux budgets qui n'évoluent pas malgré l'inflation, aux postes non reconduits, à une crise économique et énergétique sans précédent ; cette sécurité matérielle est essentielle et permet aux résidents de créer confortablement, pendant 18 mois. D'autres opportunités se développent dans le département du 93, à l'instar de POUISH Manifesto qui vient de poser ses valises à Aubervilliers, non loin d'Artagon Pantin. Mais les loyers y sont plus chers pour des ateliers partagés à trois ou quatre (parfois plus) [voir encadré p.48].

Ethnographie décoloniale et contes 2.0

Les œuvres de Rayane Mcirdi et Silina Syan sont très différentes, et pourtant, elles résonnent entre elles. Les deux jeunes artistes puisent à la source de leurs histoires respectives, aux origines. Bangladesh et Arménie pour Silina, Algérie pour Rayane. Des enfances immigrées, en banlieue parisienne. Clamart et Gennevilliers. Mais bien au-delà, les deux artistes partagent la volonté de rendre visible, de rendre audibles les minorités invisibilisées. Tous deux partent du constat d'une histoire de l'art occidentale, qui leur a été enseignée comme seul modèle existant, une histoire faite par et pour le monde européen et où toutes représentations qui ne correspondent pas aux normes sont effacées. « Lorsque je suis arrivé aux Beaux-Arts d'Angers, je me sentais mal artistiquement, je ne comprenais pas, j'étais en décalage et les gens me le faisaient sentir. J'ai eu le besoin de réagir à cela et ma pratique s'est tournée vers mes proches, mes amis, ma famille. Il y avait un lien très fort à la langue au départ, ce qu'on appelle la langue des "banlieusards". J'avais envie de montrer que ce langage et ces voix avaient toute leur place dans le champ des Beaux-Arts », révèle Rayane Mcirdi. Et Silina Syan partage ce ressenti : « Je ne savais pas ce qu'il était légitime de faire. On me donnait beaucoup de références très formalistes, notamment au groupe Supports/Surfaces, dans lesquelles je ne me reconnaissais pas forcément. » Ses études prennent un nouveau tournant lorsqu'elle découvre le catalogue de l'exposition « J'ai deux amours » au musée National de l'histoire de l'immigration. « J'ai réalisé que c'était légitime de parler de nos expériences, de nos vies », partage-t-elle.

Rayane Mcirdi travaille aujourd'hui à sa première fiction, « une sorte de road trip » qui rend hommage à cet instant de liberté, de retour en Algérie évoqué par ses tantes dans un passage coupé au montage dans son œuvre *Le Jardin*. Ce besoin de raconter cette histoire familiale naît d'un constat, les voix s'effacent, les témoignages disparaissent. « Nous avons beau parler énormément dans ma famille, notre histoire se raconte de manière codée, pudique », confie Rayane Mcirdi. En quittant le cocon familial pour Nice, Silina Syan, quant à elle, retrace une mémoire familiale qui se débloque, des langues qui se délient. Notamment celle de son père qui lui raconte la guerre d'Indépendance du Bangladesh en 1971, ses souvenirs d'enfance. « C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il était nécessaire de recueillir la parole, de la transmettre selon mes codes », confie-t-elle. Derrière l'urgence de récolter ces récits, les deux artistes se font ethnographes et se chargent de faire remonter des narrations qu'une histoire biaisée n'avait pas jugé bon de retenir jusque-là. Ils s'ancrent dans une nouvelle génération plurivoque, inclusive et nuancée. Pour Rayane Mcirdi, « il y a des formes à réinventer ».



Le Jardin (video still, 2021), Rayane Mcirdi
Courtesy Rayane Mcirdi





WELCOME





Welcome (2020), Silina Syan

© Quentin Chevrier. Courtoisie Silina Syan

GRAND

Villa Kujoyama
Courtoisie Villa Kujoyama

Open Market days
DR

LES CRÉATEURS FRANÇAIS À LA DÉCOUVERTE DU JAPON

Avec ses trois homologues internationales, la Villa Médicis, la Casa de Velázquez et la Villa Albertine, le projet de la Villa Kujoyama fait partie du programme de rayonnement culturel de la France à l'étranger. Un sas entre l'Europe et le Japon.

En 2023, la France et le Japon fêteront le 165^e anniversaire de leurs relations diplomatiques, un « partenariat d'exception » pour promouvoir la sécurité, la croissance, l'innovation et la culture. Dès 1926, dans cette idée d'encourager le dialogue entre les cultures et favoriser les échanges artistiques et intellectuels, naît la Villa Kujoyama au sein du premier centre culturel franco-japonais situé dans la région du Kansai. L'institut est inauguré le 5 novembre 1927. Ses activités déménagent neuf ans plus tard puis, à l'initiative du ministère des Affaires étrangères, un projet d'édification se voit relancé, dessiné par l'architecte japonais Katô Kunio. La Villa Kujoyama telle que nous la connaissons aujourd'hui ouvre ses portes le 5 novembre 1992 sur les hauteurs de Kyoto.

Engagées dans le projet, la ville de Kyoto et sa préfecture ne permettent pas de soutenir pleinement la résidence les années qui suivent, quelque peu délaissée par le gouvernement français. En 2012, le bâtiment se trouve délabré et manque de financements pour engager des réparations. Son rayonnement est jugé inexistant par l'association Cités Unies France, qui regroupe des collectivités territoriales françaises engagées dans l'action internationale. Autour de la Villa se réunissent différents acteurs pour repenser sa structuration et son fonctionnement, ainsi que des mécènes qui permettent la rénovation du site. Il rouvre en 2014 et bénéficie depuis du mécénat de la Fondation Bettencourt-Schueller [voir p.30].

Depuis, la Villa aménage chaque année des programmes de résidence à destination d'artistes et de créateurs impliqués, sélectionnés à travers

un appel à candidatures. Celles-ci sont examinées en collaboration avec l'Institut de Paris, sorte de relais entre les artistes et l'Institut français du Japon. Les résidents sont accueillis au sein des locaux de la Villa qui compte six studios comprenant ateliers et lieux de vie, une salle de musique et un système de terrasses. Ils reçoivent une bourse fixe, destinée aux dépenses quotidiennes et éventuellement à l'achat mesuré de matériel et d'outils. Les artistes et créateurs sont invités pendant leur séjour de deux à six mois à établir des contacts sur le territoire, à Kyoto, ville étudiante, intellectuelle et d'artisanat.

Le Japon au cœur de la recherche

Ce sont pas moins de quinze disciplines qui sont représentées. Depuis la mutation de la Villa en 2014, sa ligne artistique s'est étendue pour englober un nombre de champs artistiques liés à la culture japonaise. Cela permet aux créateurs d'aborder tant les domaines des arts visuels que de l'écriture, du spectacle vivant, de l'artisanat, du jeu vidéo et du numérique, de la cuisine ou encore de la danse. Une spécificité propre à l'approche de la Villa Kujoyama qui



Villa Kujoyama
Courtoisie Villa Kujoyama

Le fait de pouvoir bénéficier de quatre mois de résidence me permet de considérer mon travail différemment. C'est extrêmement enrichissant parce que ça offre pleins de pistes sur la suite.

— Johan Després

intègre les sujets « à partir du moment où la recherche a un lien avec le Japon bien sûr », précise Adèle Fremolle, directrice déléguée de l'institut. « L'idée de la Villa Kujoyama, c'est d'être une résidence de recherche, en immersion, à la rencontre de partenaires, d'homologues ou d'habitants japonais. »

La résidence, en effet, s'offre au travail de réflexion. « Au Japon, on défend l'idée de la nécessité d'un temps de recherche », défend la directrice. Par sa nature et son fonctionnement, la résidence n'est pas destinée à diffuser ou à mettre en œuvre une quelconque production. Si les artistes peuvent créer, le postulat de la Villa est bien d'assurer les rencontres et les échanges artistiques en premier lieu, dans un esprit d'apprentissage et de découverte d'autres manières de faire. C'est à travers l'intérêt des artistes pour le pays et la culture japonaise qu'il se réalise. Johan Després, architecte de formation, termine sa résidence de quatre mois. Il explique : « L'idée, c'est de privilégier les relations franco-japonaises et les relations artistiques ou artisanales, dans le monde de l'art et des métiers d'art. »

Un apprentissage des arts et de l'artisanat japonais

Autonomes dans leurs recherches, les artistes ont l'opportunité d'élargir l'éventail de leurs compétences, de leurs connaissances, de leur expertise. Johan Després raconte : « Moi qui suis plutôt dans l'artisanat, cette résidence m'a permis de faire un pas de côté et d'appréhender mon matériau de prédilection, la terre crue, de différentes manières. » Déplacer le regard sur sa pratique en allant à la rencontre de traditions

autres, élaborées à travers les siècles ; repenser son travail ; trouver de nouvelles solutions à des problématiques matérielles. Il ajoute : « Je ne ferai pas des enduits comme les japonais. Mais en revanche, cela m'a enrichi dans mon geste et m'a permis de mieux appréhender mon métier. »

De manière plus large, le champ des possibles engagé par la diversité des disciplines de la Villa permet à ses résidents de déployer leur pratique sur d'autres médiums, dans une optique de transdisciplinarité. Des opportunités offertes naissent des débuts de collaborations, de nouvelles pistes d'exploration. D'une pratique d'artisanat, un résident se déplace vers la vidéo. Une autre passe de la musique à l'écriture. Les disciplines y sont décloisonnées, les propositions encouragées. L'apprentissage n'est pas cantonné aux métiers traditionnels, mais s'ouvre aussi sur le contemporain, notamment avec Karin Schlageter, commissaire d'exposition actuellement en résidence à la Villa, qui travaille avec des artistes japonais.

Écosystème culturel

En mêlant techniques traditionnelles et contemporaines, la Villa engage les mélanges artistiques, le métissage des techniques et permet de porter un regard actuel sur des pratiques millénaires grâce à des réalisations inscrites dans le monde d'aujourd'hui. En cela, elle les réactualise. Adèle Fremolle explique la perspective de l'institution : « La Villa est là pour créer du lien, entre des créateurs français et des créateurs japonais. » Ce qu'elle fait à travers un réseau au long cours, progressivement établi depuis son implantation trente ans auparavant. C'est notamment à cela qu'œuvre son équipe, travaillant son réseau d'artisans, de créateurs, de structures. Une recherche continue de nouveaux contacts pour s'adapter aux thématiques de recherche des résidents.

C'est ce que font aussi les artistes. Johan Després raconte : « Je suis venu avec des premières pistes de contact. Je connaissais déjà des gens, je me suis reposé sur ce réseau-là. J'ai ensuite rencontré d'autres

La Villa Kujoyama célèbre son 30^e anniversaire

L'institut avait ouvert l'année avec l'exposition « Synchronicity » au Kyoto Art Center pour célébrer son 30^e anniversaire depuis son installation en 1992. Elle la clôture en organisant un événement portes ouvertes à la maison, entre concert, projection de film, conférence et installation. Un programme qui vise à mettre en avant les travaux de recherche de chaque résident.

Parmi les festivités notamment, une performance menée par l'architecte Johan Després et la musicienne Yuko Oshima ainsi que l'ancien lauréat et compositeur de musique électronique Krikor Kouchian. Une création immersive et sonore centrée autour de la terre et de son travail artisanal, en improvisation.

La Villa donne donc rendez-vous à la ville le samedi 17 décembre 2022, de 14h à 21h. Les studios pourront être visités tour à tour et les résidents accueilleront le public pour présenter et discuter de leur pratique.

personnes. » Il note toutefois le rôle primordial de l'institution dans ces rencontres : « Parfois, on part aussi rencontrer des professionnels avec une personne support de la Villa qui va s'occuper de la traduction, qui va nous introduire. Comme ça fait trente ans que ça existe, il y a un vrai carnet d'adresses et un réseau. » L'équipe, de par sa compréhension de la langue, des coutumes, joue un véritable rôle de médiateur dans les rencontres. Elle permet, aussi, à la création de s'élaborer.

observe Johan Després. À l'occasion de certaines collaborations toutefois, la Villa Kujoyama invite des artistes japonais en France, pour poursuivre des démarches entamées dans le pays et produire des œuvres entre Français et Japonais.

Dans son rapport aux habitants de Kyoto, la Villa espère aussi s'ouvrir plus largement pour accueillir le public de façon plus régulière. Située sur les hauteurs, elle reste pour beaucoup un lieu mystérieux, quelque peu inaccessible. Pour contourner cet effet joué par la localisation, Adèle Fremolle souhaite rendre accessibles par tous les locaux un jour par mois dans la volonté d'inscrire l'institution parmi les lieux culturels de la ville. Elle explique : « Les professionnels viennent à toutes nos ouvertures. Le grand public aussi, mais dans une moindre mesure, parce que je pense qu'il manque une forme de régularité à ce genre d'événements. »

Cette ouverture tient aussi aux résidents, parce qu'on a beaucoup de connexions avec la ville. Mais on est vraiment dans une dynamique d'ouverture, malgré les contraintes.

— Johan Després

Ce réseau se constitue grâce au bouche-à-oreille, mais aussi pendant les moments d'ouverture de la Villa. Les personnes sont libres de venir, et ne sont pas forcément des professionnels. Il se bâtit aussi par des rencontres, « des rencontres humaines », insiste Adèle Fremolle. La résidence intrigue, attire, et à travers des personnes intéressées, chacun est mis en relation, par des contacts de contacts. « C'est vraiment très rhizomique, très écosystémique », commente-t-elle.

Un rayonnement français au Japon ?

Très majoritairement tourné vers la production culturelle domestique, le Japon reste relativement difficile d'accès pour l'offre internationale. C'est ce que notait un rapport du gouvernement français concernant ses relations diplomatiques bilatérales avec le Japon en 2021. Un fait qui s'étend au rapport à l'art et aux partages de connaissances. « Il y a des Japonais qui participent à des *workshops* à l'étranger pour montrer des techniques japonaises, mais il n'existe pas forcément d'intérêt dans le sens inverse »,

Ceux-ci seront l'occasion de partager le projet de la résidence ainsi que les recherches de ses créateurs. « On va ouvrir tous les premiers jeudis du mois à partir du mois de février, en ouvrant également sur un temps scolaire et sur un temps de travail pour proposer des visites de ce programme et de ce projet, en plus des ouvertures de studio », précise-t-elle.

Si la Villa n'est pas une résidence de production, elle propose tout de même des événements mettant à l'honneur le travail effectué par ses résidents, à l'instar de la Nuit Blanche organisée dans la ville de Kyoto avec l'Institut français. Des partenariats, aussi, donnent aux artistes la possibilité de produire des œuvres et de les diffuser, au Kyoto Art Center en début d'année 2022 notamment, à l'occasion des trente ans de l'institut, ou encore lors de la Tokyo Art Book Fair. À travers des échanges avec les institutions culturelles de la ville, des universités, mais aussi d'autres résidences, la Villa construit son réseau et sa sphère d'influence. Elle structure les connexions, les alimente et insuffle de nouvelles propositions artistiques grâce à ses résidents.

Qu'en est-il des artistes et créateurs à l'issue de la résidence ? Car les lauréats gardent généralement un souvenir fort de leur temps passé à la Villa Kujoyama. Des relations nourries de chaque côté et un suivi des activités des artistes pendant cinq ans après leur venue permettent à l'institut de conserver le lien. À ses résidents, elle offre un soutien qui leur permet de s'engager dans des postproductions, ou de poursuivre leurs recherches dans d'autres résidences, avec un maître-mot : connexion.

Villa Kujoyama
Courtoisie Villa Kujoyama



ARTAGON PANTIN



Vue d'Artagon Pantin

Photo Clémence Rivalier. Courtoisie Artagon

ARTAGON PANTIN: INCURSION AU CŒUR D'UNE NOUVELLE RÉSIDENCE

Pantin est dans la ligne de mire des institutions culturelles. Nouvelle terre promise pour l'art, galeries et centres d'art s'installent peu à peu dans la ville. Artagon, dernière en date, a élu résidence dans l'ancien collège Jean Lolive, à quelques pas des Quatre Chemins.

Le Ciné 104, le Centre national de la danse, les Magasins Généraux, la Philharmonie à deux pas de là, la galerie Thaddaeus Ropac, l'arrivée du Centre national des arts plastiques (Cnap) en 2024... Depuis une quinzaine d'années, les institutions culturelles se multiplient à Pantin. Au cœur de transformations, de migrations, elle s'est progressivement vue enveloppée de part et d'autres par la récente installation de Poush du côté d'Aubervilliers, et la fondation Fiminco – Komunuma à Romainville. Pas étonnant, alors, que l'association Artagon ait choisi d'élire résidence dans le secteur. Une nouvelle pierre à l'édifice des instances artistiques pantinoises, et un lieu d'accueil pour les artistes dont une partie porte des attaches avec le 93.

Son objectif ? Favoriser l'émergence d'une jeune création en l'implantant au cœur des dynamiques culturelles de la ville. Une initiative engagée par ses jeunes fondateurs Anna Labouze et Keimis Henni, commissaires d'exposition pour les Magasins Généraux, centre culturel implanté au bord du Canal de l'Ourcq et à quelques pas de l'église. Le projet, dont les origines remontent à 2014, s'est ainsi développé à travers leur pratique et leur compréhension du territoire et de ses enjeux, comptant sur l'aide du ministère de la Culture, de l'ADAGP, de la Fondation Carasso et du Cnap.

Genèse du projet

Art + *agôn*, en grec : lutte, compétition ; évoque les rencontres sportives, poétiques, littéraires ou artistiques. Comme un écho à l'effervescence artistique que rencontre Pantin et que l'association se veut encourager. Association loi de 1901, elle naît il y a huit ans pour promouvoir la jeune création. Prenant d'abord la forme d'une exposition

annuelle, elle réunit des étudiants en dernière année d'école d'art. De la France, elle étend ensuite ses frontières à l'Europe. C'est avec l'arrivée du Covid que ses modalités changent, entravée par les confinements successifs et l'impossibilité d'exposer physiquement.

« Au sortir du Covid, plusieurs artistes avec qui ils [Anna Labouze et Keimis Henni] avaient collaboré leur ont parlé de la nécessité pour eux de trouver des lieux », explique Jeanne Turpault, responsable d'Artagon Pantin. C'est ainsi que naissent coup sur coup deux lieux dédiés à l'accueil d'artistes en résidence, d'abord à Marseille en 2021, puis dans le Loiret près d'Orléans avec la Maison Artagon, une résidence libre d'écriture et de recherche. En 2022, c'est sur Pantin qu'Anna Labouze et Keimis Henni fixent leur attention. Y habitant depuis longtemps, ils sont en discussion avec la ville pour récupérer un espace. En mars 2022, la mairie propose de mettre à disposition les bâtiments du collège Jean Lolive après le déménagement des élèves vers un autre campus.

L'appel à candidatures est lancé dès le mois de mars pour une ouverture en septembre. Sur les 850 demandes, cinquante résidents, artistes, collectifs et porteurs de projet sont sélectionnés après un processus impliquant une trentaine d'acteurs et professionnels du monde de l'art. Personnalités du public ou du privé, artistes, galeristes, écrivains et commissaires d'exposition sont invités à passer au crible chaque profil, leur pratique et leur démarche. Une des conditions sine qua non de leur éligibilité réside dans leur ancrage sur le territoire et leur implication dans les activités culturelles de la ville. « Après ne sommes pas dupes, on sent que certains ont répondu à cette question parce que c'était une donnée nécessaire à leur entrée à Artagon », tempère Jeanne Turpault. Pour certains toutefois, « cela fait partie de la nature même de leur projet et de leurs envies. »

Ancrage local

Comme son pendant marseillais [voir encadré], Artagon Pantin cherche à valoriser la création émergente locale, avec une forte présence d'artistes et porteurs de projet attachés à la ville, au département de Seine-Saint-Denis, et plus largement à l'Île-de-France. « L'appel à projets était régional, précise Jeanne Turpault, nous ne voulions pas être responsables de déménagements d'artistes qui auraient pu se précariser en changeant de lieu de vie, donc nous l'avons cantonné à la région. » Une manière de lier résidents et territoires pour produire de l'action culturelle, des projets en lien avec les problématiques de vie dans la ville même, et de celles du département.

À cet effet, la résidence propose un volet « projets partagés » qui, comme son nom l'indique, met en œuvre des propositions de résidents, inscrites au cœur de Pantin. « Il y a beaucoup de résidents qui connaissent très bien le territoire, donc il y a beaucoup d'idées », raconte Jeanne Turpault. Chouf, chanteuse et poétesse, inscrit sa pratique dans la musique raï et souhaite écrire son prochain album aidée d'enfants de l'école primaire en face de la résidence. Seumboy Vrainom, artiste et militant, cherche à travailler avec différents publics sur la question de l'histoire coloniale et de son imaginaire. Autant de manières d'inclure les habitants et d'instaurer un contact direct avec les publics.

Artagon Marseille

Créé en 2021, Artagon Marseille est le premier projet de résidence de l'association, implanté dans l'ancienne usine de Ricard, dans le 14^e arrondissement, au nord de la ville. Dans ce quartier réputé pour son manque d'infrastructures culturelles, Anna Labouze et Keimis Henni, co-fondateurs d'Artagon ont ainsi souhaité aller à rebours pour y installer leur résidence et y développer des projets artistiques.

Sur 2.000 m² se déploient les locaux de l'institution, rassemblant comme son homologue francilien 25 artistes et 25 structures ou porteurs de projets, originaires de Marseille et du sud-est de la France. De la même manière, studios et bureaux y sont mis à disposition, ainsi que des espaces de production pour les artistes.

Chaque mois, le lieu organise des rencontres, des discussions et des ateliers ouverts au public. En cette fin d'année 2022, ce sont les techniques de stockage, de conservation et de transport des œuvres qui ont été mises à l'honneur, ainsi que la gestion d'une association. Des thèmes pointus, spécialisés, destinés aux amateurs ou aux curieux.

Dans la même perspective, Artagon a invité plusieurs structures de la ville à s'implanter au sein de l'ancien collège. L'association Pas si loin, une cantine de quartier, a ainsi pris ses quartiers dans les locaux pour proposer des repas solidaires aux résidents et aux habitants de la ville. Dans une de ses plus grandes salles du rez-de-chaussée, Artagon accueille aussi la ludothèque, participant à la Cité éducative et dédiée à l'éducation et la pédagogie à destination des enfants. Celle-ci accueille des groupes d'enfants, plusieurs fois par semaine. « Il y a cette nécessité d'ancrage, de faire projet. De non pas arriver comme un acteur culturel hors sol mais au contraire, d'essayer de comprendre ce qui se joue sur ce territoire pour être le plus juste possible dans notre adresse », explique Jeanne Turpault.

Une résidence d'apprentissage

Pour Artagon, il s'agit de « construire un programme d'accompagnement de ces artistes pour les structurer professionnellement et faire en sorte qu'après les 18 mois de temps de résidence, ils et elles soient beaucoup plus autonomes », expose Jeanne Turpault. Mettant l'accent moins sur la production que sur l'implication de ses résidents, la structure se propose comme espace d'apprentissage et temps de formation à destination d'artistes et porteurs de projets encore jeunes professionnellement.

Les salles sont ainsi réparties en binômes dans les anciennes salles de classe du collège. Cet espace étant le leur, ils peuvent y installer leur pratique et la développer. D'autres espaces communs sont aussi mis à disposition, permettant à tous d'utiliser la totalité du lieu. Jeanne Turpault ajoute : « On désirait aussi mettre à disposition un certain nombre d'outils, de machines, d'éléments de fabrication et de production pour que les artistes soient autosuffisants dans leur travail. Donc on a reçu une aide de 30.000 € de la DRAC pour équiper le lieu de



Vue de l'atelier de Safia Bahmed-Schwartz

Photo Clémence Rivalier. Courtoisie Artagon



Vue d'Artagon Pantin

© Jeanne Mathas



Les initiatives émergent très vite, nous avons déjà une douzaine de projets qui sont en cours d'élaboration.

— Jeanne Turpault

studios de production, avec un studio de montage vidéo, un studio son, un studio de danse, une salle de projection, une autre dédiée à la céramique, un atelier de bois-métal et un pôle édition. L'idée, c'est que les artistes et porteurs de projets puissent produire de façon tout à fait spontanée. »

En ce qui concerne les événements ouverts au public, si certains comme les portes ouvertes ont vocation à être organisés chaque année, Artagon reste donc un lieu de professionnalisation et de travail : « Nous ne sommes pas un lieu de diffusion », précise Jeanne Turpault. La résidence propose un programme d'accompagnement impliquant l'équipe de l'institution, ainsi que des intervenants extérieurs. Ce sont sept ateliers qui ont lieu chaque mois, portant une thématique particulière, de la production audio, entre création radiophonique et podcasts, au marché de l'art, un thème qui devrait animer le mois de février 2023. Plusieurs typologies ont été pensées et créées pour les résidents : structuration (axé sur les aspects techniques, les contrats, les portfolios...), parcours (compréhension de l'écosystème de l'art contemporain, découverte des institutions porteuses...), savoir-faire (pratique du montage vidéo, etc.) et permanences. Un apprentissage à la carte, donc, pensé pour les besoins singuliers de chacun.

Des rencontres avec le public sont aussi organisées, proposant conférences ou ateliers animés par des intervenants et professionnels pour promouvoir l'échange et la transmission d'informations. Des moments toutefois destinés à des auditeurs avertis. « Ce sont quand même des moments où ce sont les amateurs d'art déjà qui viennent », précise Jeanne Turpault.

Valoriser la jeune création

À travers son programme d'accompagnement, la résidence se propose comme tremplin pour développer les artistes sur les plans économique et structurel. Destiné à de jeunes professionnels, la résidence tient à conserver une certaine accessibilité, avec un prix de location à hauteur de cent euros pour un studio d'artiste et de cinquante euros pour un bureau, dédié à une pratique ne nécessitant pas ou peu d'espace. « On pense aussi que payer, c'est d'une certaine façon s'impliquer, donc c'est un système qu'on va peut-être maintenir. Mais on va essayer de réduire encore parce que le but c'est que des artistes qui n'ont pas d'économies puissent venir sans problème ici, » note Jeanne Turpault.

Du côté des résidents, la création est protéiforme, les pratiques, multiples. Car la résidence se veut ouverte, pluridisciplinaire et multimédia, en mêlant les médiums. Les pratiques adjacentes, d'écriture ou de curation, sont mises à l'honneur, du journalisme à la critique, en passant par la médiation ou le commissariat d'exposition. Cette création, émergente, se révèle donc toutefois expérimentée, la plupart des artistes et porteurs de projet étant passés par des écoles et diplômés depuis plusieurs années, avec des expositions institutionnelles à leur actif, d'autres résidences ou encore des collaborations avec des musées. Si la création est jeune, Artagon a bien sélectionné des candidats confirmés.

Car l'association cherche à mettre en avant les discours. Des discours nourris, réfléchis, chargés de propositions en accord avec les enjeux de notre époque. Et même si c'est le portfolio des artistes qui est d'abord analysé, les esthétiques restent engagées, parfois militantes. « Ce que je pourrais dire, c'est qu'il y a beaucoup de projets qui portent un certain discours et une certaine lutte sociale, minoritaire », explique Jeanne Turpault. À l'image de l'association-résidente N-ième Génération, dédiée à la diffusion d'un cinéma écrit par des personnes issues de l'immigration, pour apporter un nouveau regard sur la création cinématographique et son histoire.

Si l'installation d'Artagon à Pantin reste récente, l'association semble assurer un ancrage véritable sur le territoire, et ce à plusieurs échelles, en valorisant notamment les artistes de Seine-Saint-Denis et leur investissement dans la ville, tant auprès des habitants que des professionnels du monde de l'art. Un enjeu demeure toutefois quant aux dissonances entre préoccupations artistiques et réalités vécues par les habitants. Un écart parfois pointé du doigt, au milieu duquel les nouvelles institutions de la ville doivent naviguer et que la résidence semble intégrer dans ses initiatives. Jeanne Turpault analyse : « Je pense qu'il y a un temps énorme d'adaptation et de compréhension de qui on est, ce qu'on fait. Je peux dire que les gens viennent facilement ici, parce que c'est un ancien collège, un lieu dont l'architecture n'est pas inconnue. Là tout de suite il y a quelque chose de très familier. »



Vue de l'atelier d'Harilay Rabenjamina
© Marie Genin. Artagon

PASSIONNÉ(E) D'ART ?
ABONNEZ-VOUS À AMA.

C'est gratuit !

subscribe.artmediaagency.com



Organisez vos événements privés ou professionnels dans le cadre unique d'un des plus beaux Châteaux de Provence...



Château de Valmousse


04 42 57 20 08


Château de Valmousse
13410 Lambesc


info@valmousse.com

www.valmousse.com